

# Faire communauté ?

## Gestion des conflits et des agressions dans les milieux queer

Traduction de deux textes de Kai Cheng Thom





Les deux textes regroupés dans cette brochure sont écrits par Kai Cheng Thom, une auteure, performeuse et travailleuse sociale canadienne et queer. Ils sont trouvables en version originale sur le site Xtra Magazine ([www.dailyxtra.com](http://www.dailyxtra.com)).

La traduction en français a été faite par différentes personnes (précisées en début de chaque texte) et diffusée sur le site Transgrrrls ([transgrrrls.wordpress.com](http://transgrrrls.wordpress.com)).

Toutes les images sont issues du site Xtra Magazine.

## **Pourquoi les communautés queer se déchirent-elles ?**



*traduit de l'anglais (Canada) par Noah S.*

*Cet article contient des éléments qui sont matière à débat, notamment sur l'influence de la biologie sur les comportements humains en groupe. Par conséquent, il ne reflète pas nécessairement notre pensée, mais son intérêt dans ce domaine nous paraît assez important pour le publier en français.*

Quand j'ai commencé à travailler comme psychothérapeute auprès d'un jeune public queer et trans, il se passait rarement une semaine sans qu'un.e client.e ne me raconte un conflit rocambolesque impliquant quelqu'un.e qui avait tenu des propos problématiques lors d'un rassemblement et qui était à présent assailli.e de demandes d'explications à n'en plus finir, ou alors quelqu'un.e qui avait eu des problèmes avec sa colocataire, ce qui avait mené à une série de call-outs sur les réseaux puis à des guerres entre groupes d'ami.e.s. En gros, tout le monde manipulait tout le monde, tout le monde était problématique, et personne ne se sentait safe dans la communauté.

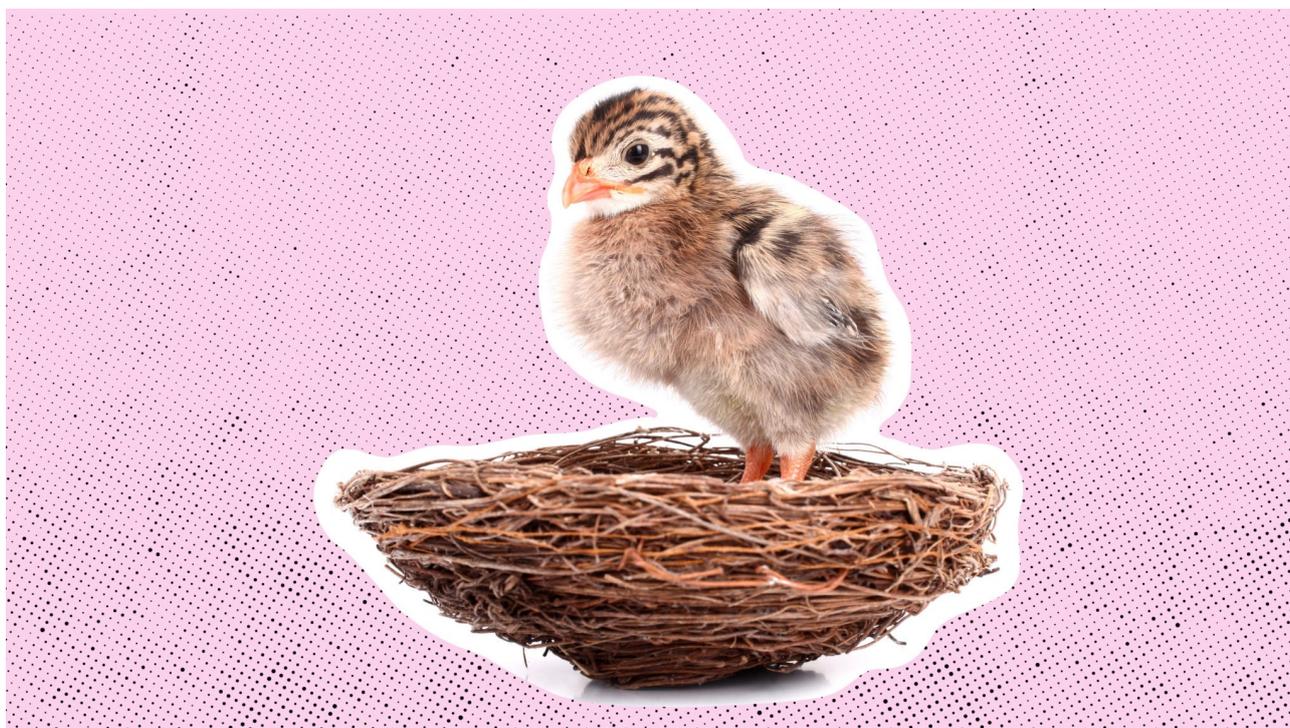
Puisque qu'on me percevait comme la personne sage et responsable dans ce genre de situation (l'ironie est que, souvent, je n'avais qu'un ou deux ans de plus que mes client.e.s), je me devais de tenir un discours bienveillant et posé sur toutes ces histoires. Les psys sont censé.e.s proposer un large panel de leçons de vie dans ce genre de situation. Par exemple, nous sommes supposé.e.s véhiculer l'idée que le conflit est une étape normale des relations humaines et qu'on y survit, ou qu'il arrive souvent qu'on soit déçu.e des personnes autour de nous. Nous sommes censés expliquer que nous avons tout à fait le droit d'établir des limites dans nos relations, mais qu'on risque des désillusions constantes si ces limites sont trop strictes, ou encore que le fait qu'une personne ne nous apprécie pas ne signifie pas qu'on ne mérite pas d'être aimé.e. C'est ce type de cheminement qui marque que l'on est passé.e de l'adolescence à l'âge adulte.

Mais en réalité, dans mes cercles, il m'a toujours semblé que les queers, même à l'âge adulte, ne géraient pas forcément mieux les situations de conflit, la notion d'empathie et, plus généralement, leurs relations. En fait, à certains égards, les conflits semblent même plus violents dans nos communautés. En effet, ces dernières années, les réseaux sociaux ont ouvert la porte aux call-outs, qui déferlent à présent sur nous. De nos jours, il est tout à fait banal d'exclure socialement des personnes, de colporter sur elles des rumeurs, ou de leur interdire l'accès à des événements et des espaces queers en raison d'infractions sociales qui peuvent aller d'un propos politiquement incorrect à des cas de violence physique. On utilise des termes comme « manipulateur.ice » ou « pervers.e narcissique » à tire-larigot, sauf pour parler de soi, bien évidemment.

Tout ça pour dire que la communauté avec laquelle j'ai tant travaillé et dans laquelle j'ai passé le plus clair de ma vie d'adulte me semble parfois plus dangereuse que la société hétéronormative mainstream que j'ai essayé de fuir toute mon adolescence. Après tout, je peux bien attribuer la cruauté de cette société à l'homophobie, mais quelle raison pousse donc les queers à être si dur.e.s les un.e.s avec les autres ?

Cette question me hante depuis dix ans et prend de plus en plus de place à mesure que j'avance et surtout depuis que j'essaie de laisser derrière moi les drames et traumatismes qui ont tant marqué mon adolescence. Comment se fait-il qu'une communauté qui s'est construite dans une logique safe et autour d'idées telles que l'amour libre et les familles d'élection puisse finalement se révéler si cruelle et impitoyable envers les membres qui la composent ?

Dans un contexte sociopolitique où la crise climatique et le fascisme menacent de nous engloutir, cette question devient de plus en plus pressante: si les communautés queer ne trouvent pas un moyen de s'unifier, nous n'y survivrons sans doute pas. Ces dernières années, ce problème a été soulevé de différentes manières par de nombreux.se.s chercheur.euse.s queer et trans, comme en témoignent l'oeuvre de la militante Adrienne Maree Brown, *Emergence Strategy* (2017), ou le livre (tristement?) célèbre de Sarah Schulman, *Conflict is Not Abuse* (2016). Schulman adopte une perspective militante et universitaire pour aborder cette question. Elle souligne le fait que la communauté queer est traversée par des conflits que l'on perçoit souvent à tort comme des agressions. Ces simples conflits s'enveniment alors rapidement et se soldent sur des sentences d'exil social.



Quant à elle, Brown propose son point de vue d'organisatrice d'espaces communautaires, un point de vue plus visionnaire. Elle explique que les mouvements qui naissent d'une volonté de faire changer la société et pour des raisons de survie ne peuvent pas seulement s'appuyer sur une culture de call-out. Je pense que ces deux autrices voient juste, dans une certaine mesure, mais ces arguments n'expliquent toujours pas pourquoi les communautés queer sont particulièrement sujettes à cette forme d'auto-destruction. J'ai décidé d'abandonner le métier de thérapeute plus tôt dans l'année, mais je serai toujours passionnée par les mécanismes psychologiques. Quand je me demande pourquoi la communauté queer dévore ses enfants, ce que je vois, moi, ce sont des traumatismes et l'impact psychologique et neurobiologique que ces traumatismes laissent sur la communauté.

Des experts en neurobiologie, traitement des traumatismes et somatologie expliquent que les traumatismes – qu'on peut définir par l'exposition à une forme de stress ou à un danger de mort imminent qui empêche le corps de réagir – ont un impact profond sur le développement du cerveau et du système nerveux. Les traumatismes répétés, surtout s'ils sont liés à des violences ou à des expériences de rejet, ont des conséquences bien particulières sur la façon dont nous appréhendons les interactions sociales. En bref, si on est constamment exposé.e à des situations dangereuses causées par d'autres personnes, on finit par voir nos semblables comme intrinsèquement dangereux. Ces traumatismes influencent nos intuitions, qui nous invitent alors à voir les autres comme des menaces potentielles.

Que se passe-t-il si l'on applique cette théorie aux queers ? Les sociologues démontent que les personnes queer et trans sont plus susceptibles d'être victimes de violences physiques, de violences sexuelles, de harcèlement, mais aussi d'être jetées à la rue à l'adolescence – et souvent ces violences sont perpétuées à l'âge adulte également, malgré ce que peut en dire Dan Savage dans « It Gets Better ». Même ceux d'entre nous qui parviennent à échapper à ces violences directes et à l'exclusion pure et simple ont quand même grandi dans un monde où on leur a appris

à se cacher, où iels peuvent croiser à tout moment quelqu'un.e qui leur veut du mal simplement parce qu'iels existent, un monde où leurs droits fondamentaux et leur dignité peuvent leur être arrachés sous des prétextes politiques fallacieux. Ces menaces bien réelles et cette expérience du rejet par nos familles, nos ami.e.s, et par la société entière nous définit comme une communauté victime d'importants traumatismes qui influencent notre manière de nous voir et de voir les autres.

Qu'arrive-t-il à une communauté de personnes qui ont baigné dans un climat d'insécurité, à qui on a appris que leurs façons de s'exprimer et d'aimer étaient immorales ? Comment ces traumatismes collectifs s'expriment-ils dans les corps et les psychologies ?

Les neurologues aiment beaucoup utiliser l'expression « des neurones qui s'électrisent finissent par s'assembler » pour décrire la capacité du cerveau à créer des réseaux synaptiques, c'est-à-dire des circuits qui dictent nos idées, émotions et comportements. La théorie du traumatisme démontre que les individus traumatisés – et je dirais également les communautés trans et queer dans leur globalité – ont des réseaux neurologiques construits autour la sensation profonde qu'iels sont constamment en danger, qu'iels sont des personnes indignes d'amour, et que les autres sont peu fiables et violent.e.s. Chaque fois qu'on nous fait du mal, qu'on nous discrimine, ou qu'on nous ignore, ces réseaux neurologiques bien précis s'en trouvent renforcés tandis que les réseaux associés à des souvenirs de sécurité et d'amour s'atrophient. D'un point de vue purement biologique, il devient de moins en moins facile d'imaginer un monde dans lequel être en contact avec les autres ne serait pas pour nous synonyme de danger.

C'est la raison pour laquelle, à mes yeux, les membres de communautés traumatisées ont tant de mal à s'aimer les un.e.s les autres. Nous avons été programmé.e.s pour soupçonner nos semblables et appréhender leurs trahisons. Ce réflexe mental est à l'origine de l'institution carcérale et nourrit l'idée qu'on peut simplement se débarrasser des individus problématiques: l'erreur, quelle que soit sa gravité, devient

synonyme de danger. On en vient à penser que certaines personnes sont simplement trop toxiques pour qu'on leur accorde le droit de rester parmi nous et on se dit qu'il faut par conséquent les sanctionner et les exclure.

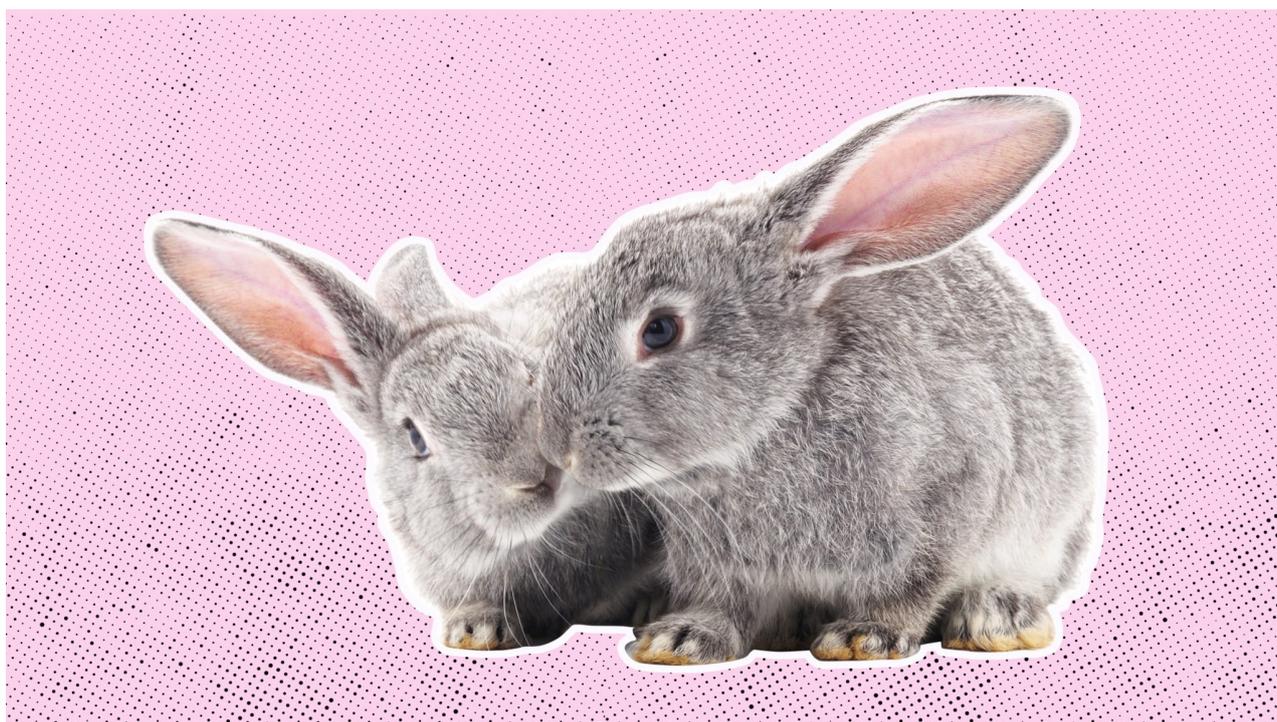


Comme c'est ironique... ou tragique ! C'est exactement le type de croyance que la société hétéronormative nourrissait (et nourrit souvent toujours) à notre égard. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il s'agit là de la stratégie parfaite pour maintenir des communautés à la marge de la société et dans une position de vulnérabilité: nous amener à nous haïr nous-mêmes et, ce faisant, à haïr et craindre nos semblables.

C'est l'essence même du trauma relationnel. Il nous entraîne à penser que quelque chose ne va pas chez nous, que nous ne méritons que de la souffrance, et en aucun cas de l'amour. À mesure que nous intériorisons cette idée, tant d'un point de vue biologique que psychologique, nos stratégies de survie, puissants instincts, prennent le dessus. Nous devenons excessivement sensibles à la menace, nous parvenons à détecter le plus infime indice d'une trahison à venir, et cette sensibilité est d'autant plus aiguisée quand il s'agit des personnes dont nous sommes proches, des personnes que nous aimons et dont nous espérons qu'elles nous aiment. Il nous semble dès lors

naturel de nous attaquer à nos proches quand iels nous déçoivent, car si nous ne le faisons pas, il est possible qu'iels s'attaquent à nous en premier.

Je pense que c'est la raison principale pour laquelle les queers sont si dur.e.s les un.e.s avec les autres: nous désirons ardemment aimer et être aimé.e.s. Nos traumas nous apprennent à voir ce désir d'amour comme un désir à la fois irrésistible et explosif. Pris dans la terreur de ce dilemme, nos corps déploient leurs stratégies de survie, qui se résument à trois étapes: lutte, évitement, et déni (fight, flight, freeze).



Mais il y a bien un problème avec ces instincts de survie développés par le corps humain pour gérer les traumas: ils se construisent sur des millions d'années. Ils sont destinés à garantir notre survie d'un point de vue purement biologique et animal et ne nous aident pas à saisir les nuances de nature sociale et morale dans le comportement des autres (c'est à ça que sert le cortex préfrontal, la zone du cerveau qui s'est développée le plus tardivement).

C'est pour cette raison que les articles de recherche en psychologie dépeignent les individus et communautés traumatisées comme étant plus susceptibles d'avoir une vision manichéenne des choses – c'est-à-dire de séparer les personnes en deux catégories opposées avec d'un côté les « bonnes » personnes, et de l'autre les

personnes « toxiques ». C'est un mécanisme de défense très efficace lorsque l'on doit évaluer rapidement qui est sain.e pour nous et qui ne l'est pas. Ce mécanisme est beaucoup moins efficace lorsqu'il s'agit de résoudre des conflits ou de guérir des relations, qui sont par nature ambiguës, complexes et imparfaites.

Au coeur des communautés queer, sous la pression constante des violences structurelles, nos instincts de survie sont décuplés. On voit le danger partout, parce qu'il est effectivement dans tous les aspects de notre vie, et pour équilibrer le tout, nous exigeons de notre communauté qu'elle soit parfaitement uniforme et soudée. La différence et les dissidences sont ainsi perçues comme des menaces pour le corps collectif. C'est pourquoi l'adrénaline et le cortisol (l'hormone du stress) nous submergent dès qu'une personne tient des propos problématiques lors d'un atelier d'organisation politique ou quand un.e ami.e poste un commentaire que l'on n'approuve pas sur Twitter. Notre dispositif de gestion des menaces se déploie en ligne, range les attitudes problématiques dans la case « danger », et tend à neutraliser le danger perçu par l'offensive directe.

Il devient impossible pour le corps de faire la différence entre les petits coups bas qu'on perçoit comme des violences et les innombrables trahisons qui ont marqué notre passé. Lorsqu'iels ont le malheur de nous décevoir, nos ami.e.s et amant.e.s perdent toute crédibilité à nos yeux, et on les voit comme des êtres dangereux: on fait un saut mental dans le passé, vers ces moments de l'enfance où nous nous sommes senti.es démuni.es et indignes d'être aimé.e.s.

Et voilà, ça recommence. Encore un exemple qui démontre qu'on ne peut faire confiance à personne. Comment ne pas s'indigner ? Comment pourrait-on ne pas exiger de réparation et ne pas vouloir se débarrasser de ces personnes qui nous ont blessé.e.s ? On a bien retenu la leçon. Sanctionner est la seule façon d'éduquer. Quand quelqu'un.e est allé.e trop loin, on doit s'en débarrasser pour garantir la sécurité de la communauté.

Penser à partir de nos traumatismes n'est pas une mauvaise chose en soi. Au contraire, c'est ce qui nous a permis de survivre à l'impensable. Je ne dis pas qu'il faut que nous nous débarrassions de nos stratégies de survie face aux traumatismes que nous vivons, je ne dis pas que nous devrions douter de notre perception, mais plutôt que nous devrions peut-être repenser nos traumatismes non pas comme des traumatismes individuels mais comme des traumatismes collectifs. Ainsi, nous ne souffririons pas seul.e.s de nos traumatismes et nous serions inscrit.e.s dans une communauté fondée sur un principe de guérir-ensemble.

De plus en plus fréquemment, des leaders politiques mu.e.s par des principes de justice sociale et des professionnel.le.s de santé font appel à des théories issues de la somatologie pour en tirer des connaissances et mettre au point de nouvelles stratégies. La somatologie est une école de pensée qui place le corps et son savoir instinctif au cœur de la mécanique humaine. Une des branches de cette discipline promeut une approche dite « générative » de la somatologie, approche qui nous vient de la côte ouest des États-Unis et plus particulièrement d'un groupe de professionnel.le.s de santé engagé. Cette approche se fonde sur l'idée que « nous incorporons nos pratiques sociales et culturelles à tel point qu'elles ont un impact sur la façon dont nos corps réagissent – elles influencent nos habitudes, nos sociabilités, ainsi que les actions que nous menons sans réfléchir ».

Quand j'essaie de me représenter la communauté queer, j'imagine des personnes assises en cercle les unes à côté des autres. Elles sont toutes recroquevillées sur elles-mêmes, la tête posée sur leurs genoux. Elles sont côte à côte et pourtant elles ne sont pas vraiment ensemble. Elles ont peur de se toucher. Elles défendent leurs frontières personnelles en s'en prenant aux personnes qui les ont franchies, alors que ce qu'elles veulent vraiment, la plupart du temps, c'est justement leur demander de se rapprocher, de les respecter et de les aimer, tout simplement.



Le changement s’amorce uniquement grâce à l’idée qu’il est possible de faire autrement et seulement si on invite notre organisme à croire que des contacts sains sont possibles. Nous sommes capables de concevoir un cadre qui soit orienté vers une guérison commune à un niveau biologique et cellulaire, un cadre qui nous encourage à aller vers les autres et à entrer en contact avec eux tant physiquement qu’émotionnellement. Lors d’interactions agréables, le corps libère de l’ocytocine et d’autres hormones qui nous aident à nous détendre. Ces hormones nous rendent plus aptes à communiquer et réveillent notre imagination, nous permettant ainsi de concevoir des modes de gestion du conflit plus efficaces. L’amour appelle l’amour, tout comme la compassion et le pardon nous encouragent à pardonner et à accepter.

D’un point de vue pratique, ça veut dire s’arrêter deux minutes, respirer un grand coup, prendre le temps de se retrouver dans ce flot d’émotions qui déferle sur nous dès que quelqu’un.e poste un commentaire idiot ou malveillant sur les réseaux. Ça veut dire prendre le temps de réfléchir et se tourner vers nos aîné.e.s et pairs lorsqu’un conflit éclate dans nos cercles d’ami.e.s ou dans nos familles – ce qui finira toujours par arriver. On peut prendre ce temps de réflexion pour panser nos blessures originelles et se rappeler que nous sommes des personnes à part entière, dignes

d'amour et bienveillantes. Si on prend le temps de cultiver cet état d'esprit, on est dès lors plus à même de créer des liens, de guérir, et de désamorcer les conflits.

Désamorcer une situation conflictuelle, c'est puiser dans sa confiance en soi et accepter de croire que le monde peut être bon. C'est aussi parcourir toutes les options qui s'offrent à nous avant de sortir les griffes – même si on gardera cette option sous le coude en cas de besoin. Ça peut aussi vouloir dire prendre ses distances avec quelqu'un.e, tout simplement, plutôt que de répandre des rumeurs sur cette personne. Désamorcer un conflit, c'est également l'aborder avec humilité plutôt que de céder à un accès de colère lorsque l'on est confronté.e à une attitude problématique, ou encore reconnaître nos crises d'ego et nos erreurs.

Il est possible de comprendre ce corps collectif si on accepte de l'explorer. Il est possible de donner un nouveau souffle à nos communautés et d'aimer jusqu'à ces parties de nous-mêmes qui nous terrorisent et qu'on veut cacher. Sommes-nous capables d'apprécier la possibilité de l'erreur et du mal en nous ? Est-ce qu'on peut poser des limites à des attitudes dangereuses – ce qui est nécessaire et légitime en soi – sans entrer dans une logique de sanction ?

Ça ne veut pas dire qu'on devrait laisser les personnes qui vont trop loin s'en sortir impunément ou forcer les victimes de violences à rester en relation avec leur agresseur.euse. L'amour ne va pas sans limites: poser ses limites, c'est un moyen de créer une distance saine dans nos relations, ce qui nous permet à la fois de nous aimer nous-mêmes et d'aimer les autres. Poser des limites et tenter de contenir des comportements blessants ou violents, ce n'est pas punir une personne par désir de vengeance. Mettre un terme à une relation qu'on a nouée avec une personne toxique, ce n'est pas exiger que cette personne soit exclue de nos communautés.

Dans mon premier cours de somatologie, la prof nous a parlé de la co-régulation, un phénomène par lequel les systèmes nerveux de différents individus peuvent communiquer et s'adapter les uns aux autres. Elle a illustré son propos en nous expliquant comment les lucioles formaient leurs essaims: leurs clignotements

lumineux sont d'abord désynchronisés, mais plus elles passent de temps ensemble, et plus ces clignotements s'harmonisent et convergent en un rythme commun.

Nous sommes comme ces lucioles: chacun.e d'entre nous a sa propre force, brille de sa propre lumière, fait preuve de résilience, mais nous pouvons aussi créer de l'harmonie, nous rassembler et briller ensemble. Nous avons la capacité de nous aimer les un.e.s les autres d'un amour sain et profond. Nous avons les clés pour créer un monde dans lequel nous ne serions pas obligé.e.s de nous entre-tuer pour survivre.

***Ouvrages cités :***

Adrienne Maree Brown, 2017. *Emergent Strategy*. AK Press.

Sarah Schulman, 2016. *Conflict Is Not Abuse*. Arsenal Pulp Press.



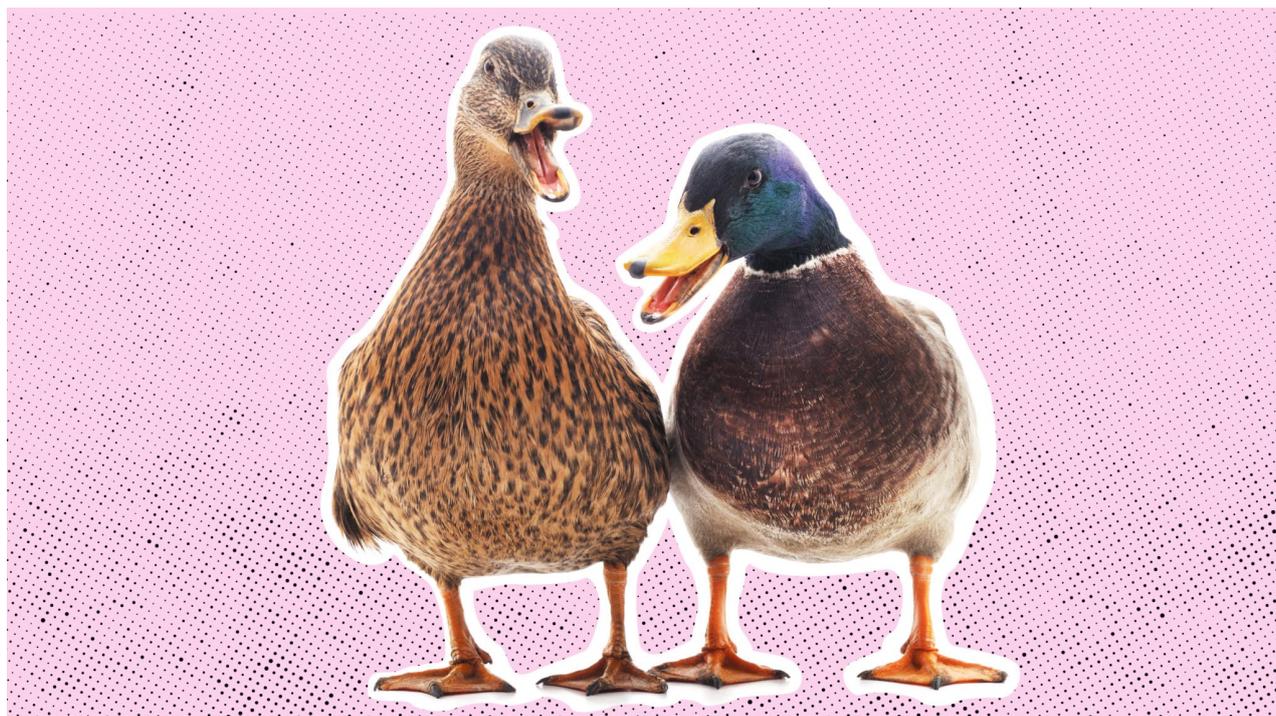
## Comment aider un·e ami·e qui a eu des comportements abusifs par le passé (et qui a changé depuis) ?

*Traduction de l'anglais (Canada) par Feutre (2020).*

*Chère Kai,*

*Un·e ami·e à moi a récemment été exclu·e de notre groupe queer-militant car quelqu'un·e a décidé qu'iel devait « prendre acte de sa responsabilité » par rapport aux comportements abusifs qu'iel a eus par le passé. Le truc, c'est que j'ai vu mon ami·e beaucoup évoluer depuis qu'iel a pris conscience qu'iel faisait du mal aux autres, et je crois sincèrement qu'iel a véritablement changé et qu'on peut désormais lui faire confiance. Aussi, c'est très dur de voir quelqu'un·e prétendre mener un « processus de responsabilisation » sans prendre en compte les ressentis ou les besoins des personnes impliquées — que ce soit la victime ou l'auteur·rice des violences ! Y a-t-il quoi que ce soit que je puisse faire ? Comment puis-je aider mon ami·e ?*

*Un·e militant·e queer désillusionnæ*



Cher·ère Désillusionnæ,

Je te remercie d'avoir écouté ton cœur et de m'avoir posé cette question ! Pour être honnête, d'après mon expérience personnelle, dans un très grand nombre de cas, les efforts en vue de mettre en place des « processus de responsabilisation » (*accountability process*) dans les communautés queer et de justice sociale sont menés sans grande intégrité. Je veux dire par là que les gens en charge de ces processus n'ont souvent pas suivi de formation ni ne disposent des compétences ou de l'énergie nécessaires pour les mener à bien, tant sur le plan de la sécurité que sur celui de l'éthique.

Parfois, il me semble que les personnes qui veulent mener ces processus de responsabilisation le font avant tout parce que cela leur procure un certain pouvoir sur leur communauté et la vie des autres. Cela apparaît de façon tout à fait claire quand iels n'ont pas de lien direct avec la situation de départ, celle dans laquelle ont eu lieu des violences ou des préjudices qui justifient de tels processus — et plus encore quand iels ne prennent pas en compte l'avis des survivant·es.

Il y a parmi les plus importantes distinctions que nous devons faire la différence entre les processus de responsabilisation *menés par* les survivant·es et ceux *centrés autour* de ces dernier·ères. J'ai déjà vu des situations dans lesquelles les gens semblaient incapables de se détacher de l'idée que c'étaient les survivant·es qui devaient mener les processus de responsabilisation en lien avec leurs propres histoires. Iels essayaient de faire tout ce que lesdit·es survivant·es demandaient, et ce même si cela impliquait de s'engager dans des actions extrêmes que tous·tes finiraient plus tard par regretter. Avec le temps, j'en suis venue à croire que les processus de responsabilisation menés par les survivant·es pouvaient non pas seulement causer davantage de tort qu'ils n'entendaient en réparer, mais également qu'ils pouvaient se révéler très injustes vis-à-vis des survivant·es elleux-mêmes. Que ce soit intentionnel ou non, cette approche fait en effet reposer la responsabilité de mener à bien ces processus sur les épaules de ceux qui souffrent déjà et essaient de se reconstruire. Dans le pire des cas, elle

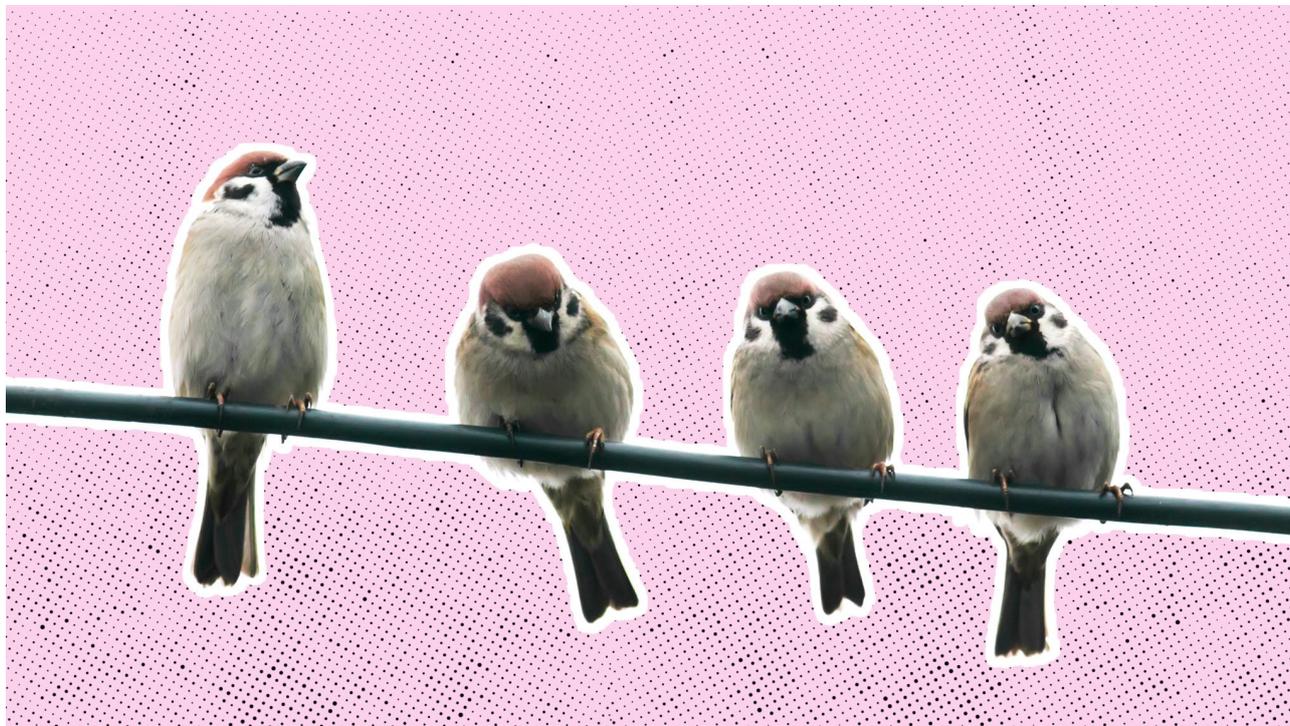
devient un moyen pour la communauté de se décharger de sa responsabilité quant à maintenir des limites fermes et entreprendre cette tâche difficile qui est celle de penser de façon critique la justice qu'elle entend rendre en son sein.

D'avantage qu'une approche menée par les survivant·es donc, je suis d'avis qu'il convient mieux d'opter pour une approche centrée autour de ces dernier·ères — une approche qui se centre sur les besoins et les désirs des survivant·es tout en plaçant entre les mains de la communauté la responsabilité de mener à bien le processus. Dépendante de ce qu'ils veulent, cette approche permet aux survivant·es de s'engager comme de se désengager complètement du processus, et ce tout en créant un espace pour que les membres de la communauté qui disposent des compétences et de l'expérience nécessaires à sa poursuite soient en mesure de faire progresser et de faciliter le processus.

S'agissant de la responsabilisation communautaire, la militante adrienne maree brown, également autrice de *Emergent Strategy*, écrit : « Tu as le droit de raconter ton histoire [je souligne] [...] Tu n'as pas le droit de traumatiser les personnes qui ont eu des comportements abusifs, de les attaquer en public ou de saboter la santé de quiconque ». Aussi, quand quelqu'un·e paraît vouloir faire en sorte que tout le monde sache qu'iel va se charger de punir, isoler ou bannir de la communauté une autre personne en se servant d'une histoire qui ne lui appartient pas, j'ai tendance pour ma part à m'interroger très fortement quant à ses intentions véritables.

Il est important de se rappeler que, dans les communautés construites à l'intention des queers et en vue de faire de la justice sociale, nous accordons aux processus de responsabilisation un pouvoir énorme, et ce en grande partie car les méthodes traditionnelles d'accès à la justice — qui consistent, pour ne pas les nommer, à appeler la police et placer tous ses espoirs dans le système judiciaire — atteignent rarement leur but et ont même tendance à directement nous porter préjudice. Nous exigeons des personnes que l'on a désignées comme ayant causé du tort qu'elles prennent pleinement part à ces processus. Parfois même, nous exigeons de ceux-ci

qu’iels entreprennent d’agir tel qu’on leur aura commandé, et ce quitte à ce que cela bouleverse complètement leur vie. Par exemple, j’ai déjà entendu exiger de certain·es de ces coupables désigné·es qu’iels démissionnent de leur travail ou admettent publiquement leur culpabilité.



Bien que toutes ces étapes puissent apparaître comme faisant nécessairement partie d’un processus de responsabilisation, cela signifie également que les personnes qui essayent véritablement de prendre acte de leur responsabilité dans les torts qu’elles ont causés se trouvent alors dans une position de grande vulnérabilité. Or, nous nous devons de nous rappeler qu’à chaque fois qu’il y a de la vulnérabilité quelque part, il y a aussi des gens qui vont essayer — consciemment ou inconsciemment — d’en tirer parti.

À présent, je me dois de te confier une histoire, Désillusionnæ. Il y a quelque temps, il y avait dans ma communauté un petit groupe de personnes qui se présentaient comme les expert·es vers qui se tourner en cas de mise en place d’un processus de responsabilisation. Un·e leader·euse charismatique, un·e militant·e très connu·e à Toronto, se trouvait à la tête de ce groupe, lequel faisait par ailleurs la promotion de ses services sur un site Internet. Les membres de la communauté pouvaient ainsi

remplir un formulaire en ligne afin de les contacter pour qu'ils facilitent le processus de responsabilisation en cas de comportements abusifs.

Cela étant, la façon dont procédait le groupe en interne restait floue et mystérieuse pour les gens qui n'en faisaient pas partie : la plupart de ses membres restaient inconnu·es du grand public et des communautés qu'ils prétendaient aider. Certain·es de ses membres restaient même inconnu·es des survivant·es et des personnes accusées de leur avoir fait du mal qui prenaient part aux processus de responsabilisation mis en place par le groupe, et ce alors même qu'ils avaient leur mot à dire dans des décisions importantes et avaient accès à des informations sensibles telles que les détails dans des histoires de violences entre partenaires dans un cadre intime. Le groupe n'avait pas établi de modèle défini quant aux processus qu'il mettait en place, ni ne disposait d'une charte éthique ou de valeurs qui soit accessible au grand public, et les communautés n'avaient aucun moyen enfin de lui faire leurs retours de manière tout à fait transparente.



En d'autres termes, ce groupe d'« expert·es en responsabilisation » s'était construit une position de pouvoir sans s'assurer au préalable de pouvoir être tenu responsable lui-même.

Le groupe s'est engagé dans plusieurs processus extrêmement intenses qui impliquaient des personnes que je connaissais, parmi lesquelles certaines s'efforçaient depuis des années d'« aider les survivant·es à se remettre » sans savoir précisément ce que cela signifiait. (Comment étaient-ils censé·es se remettre, ou comment savoir qu'ils s'en étaient remis·es, personne ne le savait vraiment.) Au cours de ces processus, les survivant·es tout autant que les personnes accusées de leur avoir fait du mal ont été affecté·es, parfois de manière très profonde. Dans un cas, une femme accusée de comportements abusifs a été mise à l'écart de sa communauté et en a subi les conséquences psychologiques plusieurs années durant. À plusieurs occasions par ailleurs, les processus de responsabilisation ont traîné en longueur et fini par être abandonnés, et ce sans que les survivant·es, les personnes accusées de leur avoir fait du mal ou la communauté n'aient été clairement mis·es au courant.

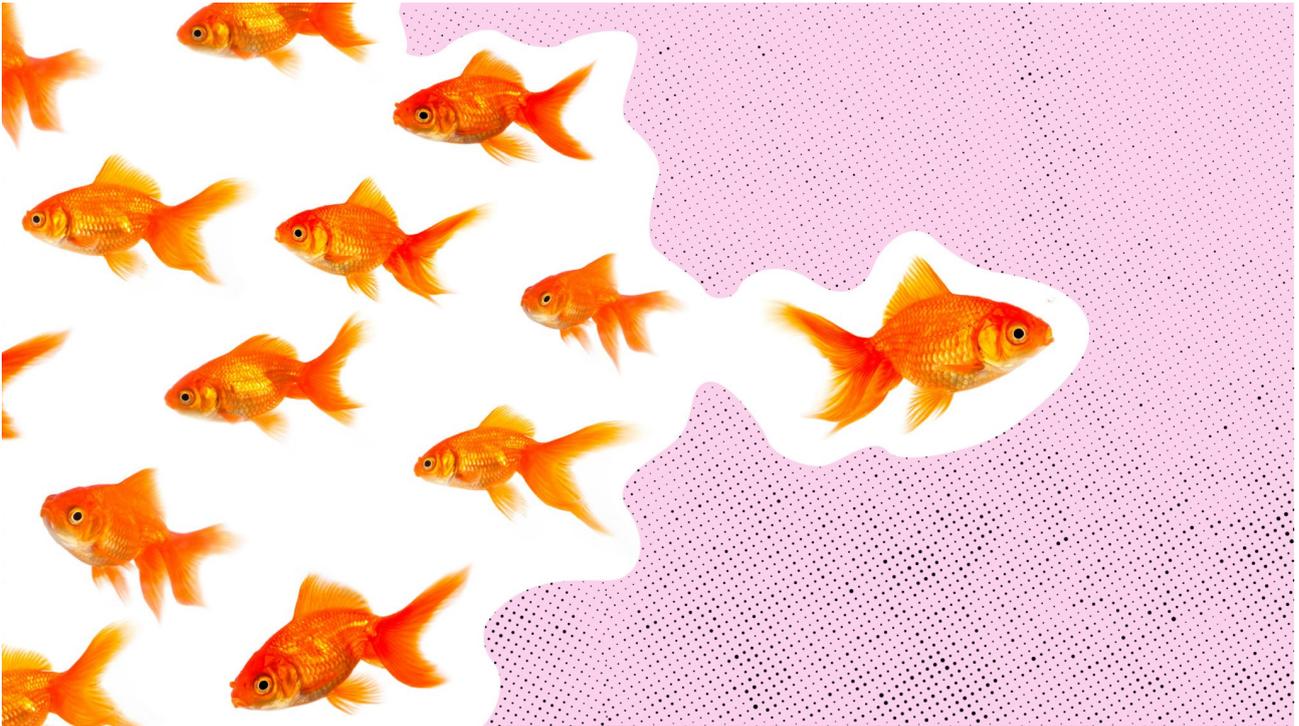
Si je te raconte tout cela, c'est parce que je veux te montrer à quel point la clarté et l'intégrité sont importantes lorsque l'on cherche à mettre en place une justice communautaire. Sans intégrité, une éthique, de bonnes limites et un plan d'action clairement défini, un processus de responsabilisation court le risque de devenir abusif. Les personnes qui entendent faciliter des processus de responsabilisation pour d'autres doivent de fait bien prendre garde à évaluer leur propre tendance à vouloir contrôler et punir les autres, acquérir du capital social et exorciser les fantômes de leur propre passé. Ces détournements des processus de responsabilisation, Tada Hozumi, thérapeute et éducateur·rice spécialiste des *cultural somatics* [1], les nomme des « abus de responsabilisation » (*accountability abuse*). Il s'agit là de phénomènes dont nous devons, je crois, commencer à sérieusement discuter si nous avons pour objectif à terme de créer des systèmes de justice transformatrice efficaces.

Un processus de justice véritablement transformatrice se doit d'être transparent et construit de telle sorte qu'il garantisse la sécurité et la dignité de tous·tes ceux qu'il implique. Il ne doit être ni coercitif, ni punitif ; personne ainsi ne doit être tenu·e d'y participer contre sa volonté. La personne désignée comme étant la·e coupable doit

avoir accès à un réseau de soutien, de même que la personne désignée comme étant la·e survivant·e. Les facilitateur·rices ne doivent en aucun cas en profiter pour faire avancer leurs intérêts personnels.

Désillusionnæ, ton ami·e a le droit d'être traité·e de façon éthique et avec dignité, quoi qu'iel ait pu faire par le passé ou qui qu'iel soit aujourd'hui — c'est là quelque chose que nous méritons tous·tes. Se faire agresser par des gens qui n'ont même pas pris la peine de prendre en compte l'avis de la personne (ou des personnes) que ton ami·e a blessé·e(s) n'est pas éthique ni ne peut constituer un véritable processus de responsabilisation fondé sur l'intégrité et la volonté de transformer les gens. Il est important de se rappeler qu'ostraciser une personne aux comportements abusifs ne contribue pas tant à en faire une meilleure personne, ou du moins une personne qui fait moins de mal autour d'elle — cela contribue seulement à la décourager dans ses efforts en vue de construire des relations positives, ainsi qu'à potentiellement reproduire ses comportements abusifs au sein de nouvelles communautés. (Cela étant dit, une précision ici s'impose : en aucun cas cela ne signifie qu'un·e survivant·e doive continuer d'interagir avec la personne qui a abusé d'ellui — faire respecter ses limites et prendre de la distance avec une personne ne veut pas dire qu'on l'ostracise !)

Si ton ami·e a véritablement appris de ses erreurs et changé, iel va avoir besoin d'ami·es pour l'aider à consolider ses acquis, ainsi que pour lui faire remarquer si iel retombe dans ses travers d'autrefois. Si ton ami·e a véritablement changé, tu t'en rendras compte simplement en observant la manière dont iel te traite et traite les autres autour d'ellui, et en constatant dans le même qu'iel n'aura plus fait de mal aux autres depuis longtemps.



Les processus de responsabilisation fondés sur l'intégrité doivent comprendre des objectifs et des moyens d'évaluer leur succès. Ceux-ci varient en fonction du contexte, mais, idéalement, la·e survivant·e, la personne lui ayant fait du mal et la communauté concernée doivent pouvoir s'accorder à leur propos. Je veux dire par là qu'il doit être possible de déterminer quand le processus est terminé, en gardant bien à l'esprit que la justice conduit rarement ceux à qui elle s'applique à redevenir tout à coup ami·es et heureux·ses. Un bon processus de responsabilisation doit permettre de réfléchir quant au degré de culpabilité et de responsabilité de la communauté tout entière, dans la mesure où certaines de ses dynamiques de fonctionnement sont à l'origine de violences, tout autant qu'elles peuvent participer à la réduction de ces dernières.

Un exemple d'objectif à atteindre en termes de justice transformatrice peut être que la personne qui a violenté sa·on partenaire dans l'intimité reconnaisse le mal qu'elle lui a causé et prenne des dispositions afin, à l'avenir, de ne plus se comporter de manière violente. Parmi les moyens d'évaluer le succès ou non du processus de responsabilisation, l'on peut imaginer que la personne présente ses excuses à celui qu'elle a violenté·e, puis s'engage à s'auto-analyser et à effectuer un travail sur soi

(et entreprenne par exemple de consulter un·e thérapeute, ou bien de se joindre à un groupe de parole). Une approche en termes de justice transformatrice devrait par ailleurs inclure d'autres membres de la communauté — ceux qui, par exemple, peuvent soutenir financièrement la·e survivant·e et la personne qui lui a fait du mal dans leurs recherches respectives d'un·e conseiller·ère ou d'un·e thérapeute, ou qui peuvent soutenir moralement la·e survivant·e et faire en sorte qu'iel se sente en sécurité lors des événements communautaires auxquels participe également la personne qui lui a fait du mal. À ce propos, ce·tte dernier·ère se doit aussi d'accepter la possibilité de renoncer à participer à ceux parmi ces événements qui sont particulièrement importants pour la·e survivant·e.

Ce que je te suggère, Désillusionnæ, c'est de parler de tout cela avec ton ami·e, ainsi qu'avec toutes les autres personnes à qui la manière dont iel est actuellement traité·e ne convient pas. Ainsi, plus ton groupe d'ami·es sera au clair avec ce qui constitue ou non un processus de responsabilisation / de justice transformatrice, et plus il est probable qu'iels mettront en place des garde-fous afin que ces processus ne soient pas détournés de leurs objectifs initiaux. En effet, en parler avec le plus de monde possible rendra la tâche plus difficile pour quiconque d'en faire ensuite des tribunaux populaires ou des instruments de harcèlement.

Cela étant dit, il est important de rappeler que, comme tu le dis, les gens ont le droit de se sentir comme iels se sentent vis-à-vis du passé abusif de ton ami·e. Personne ne doit se sentir obligé·e de devenir son ami·e, de l'inviter à un rassemblement ou de lui accorder le bénéfice du doute (bien que j'espère qu'iels le feront, c'est là quelque chose que nous ne pouvons ni ne devons essayer de contrôler). Par ailleurs, Désillusionnæ, si tu te demandes toi-même si tu es en sécurité en compagnie de ton ami·e, ce pourrait être une bonne chose que de prendre rendez-vous de temps en temps avec un·e conseiller·ère, une personne-ressource ou n'importe qui en qui tu as confiance. As-tu déjà eu l'impression d'être manipulæ ? Ton ami·e t'a-t-iel déjà fait

peur ou donné l'impression de vouloir abuser ou profiter de toi ? Ou bien t'a-t-iel toujours bien traité en se montrant digne de confiance et honnête avec toi ?

Si ton ami·e a véritablement changé et est devenu·e une personne en qui tu peux davantage avoir confiance, alors le mieux qu'iel puisse faire est sans doute de continuer à montrer cette facette d'ellui au reste du monde — et l'une des meilleures manières pour toi de l'aider est de continuer à croire en ellui et à l'encourager dans cette tâche. Les autres finiront par voir qu'iel a changé, et certain·es finiront même par accepter l'idée, dans leur tête et dans leur cœur, que les gens peuvent évoluer, de fait.



Il est souvent difficile de regagner la confiance d'une communauté après avoir agi de manière abusive en son sein — il s'agit là d'une conséquence naturelle au fait de faire du mal à quelqu'un·e. Je pense toutefois que les personnes qui ont eu des comportements abusifs doivent pouvoir plus que quiconque bénéficier de l'amour et du soutien inconditionnels de ceux qui n'ont pas été victimes de leurs agissements, et ce afin d'être en capacité d'abandonner leurs comportements toxiques et de se responsabiliser. C'est en effet là précisément ce pourquoi je crois en la justice transformatrice.

Punir quelqu'un·e ne peut en aucun cas faire d'ellui une meilleure personne ; au mieux, cela la·e rendra craintif·ve et obéissant·e. Punir quelqu'un·e ne peut en aucun cas la·e rendre capable de davantage d'amour. Seul l'amour peut produire ce genre de résultat.



Note :

[1] En gros, il s'agit d'étudier les conséquences *sur le corps* (sômatikós : « corporel », en grec ancien) des rapports de domination culturels tels que le racisme, l'hétérosexisme, etc. [ndlt].



deux textes

**p.4 Pourquoi les communautés queer se déchirent-elles ?**



**p.16 Comment aider un·e ami·e qui a eu des comportements abusifs par le passé (et qui a changé depuis) ?**

Mis en page en novembre 2020